Document generated on 10/12/2024 4:47 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Daniel Marchildon, Diane Lacombe

Normand Cazelais

Number 135, Fall 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62269ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cazelais, N. (2009). Review of [Daniel Marchildon, Diane Lacombe]. *Lettres québécoises*, (135), 26–26.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

☆☆☆☆

Daniel Marchildon, *L'eau de vie (Uisge beatha)*, Ottawa, Éditions David, 2008, 360 p., 24,95 $.

Eau-de-vie et mort

Daniel Marchildon est né et vit en Ontario. C'est au bord de la baie Georgienne, elle-même excroissance du lac Huron, dans le hameau isolé de Pointe-au-Phare qu'aucune route ne dessert, qu'il situe l'action de son roman. Et aussi dans les îles de la lointaine Écosse. À travers le temps et la géographie, le *uisge*, mot celte d'où dérive « whisky », servira de pont.

La trame est touffue et remonte jusqu'au XVe siècle. Beaucoup de personnages se croisent et se succèdent, formant la longue chaîne d'une tradition, d'un destin collectif ; un tableau généalogique, inséré dès le départ, permet d'en retracer les liens. La trame est touffue mais on ne s'y perd pas, ce qui atteste du talent de l'auteur. Et très vite, on prend intérêt à suivre les efforts d'Élisabeth Legrand — vains et utopiques, aux yeux de bien des gens — à faire renaître les secrets d'une distillerie plus que séculaire et son *Glen Dubb*, *single malt* hors du commun.

Pour ce, elle se servira du précieux contenu de tonneaux rescapés d'un naufrage survenu voilà des décennies et oubliés au fond d'une cave, celle de la demeure familiale, « premier édifice à voir le jour » dans la région et construit « par son arrière-grand-père, dans les années 1890 ». Frêle d'apparence, tenace, dotée d'un odorat et d'un palais lui permettant de distinguer les différents whiskys et — surtout — d'en retenir les caractéristiques, elle mènera son projet contre vents et marées, y associant les gens de sa petite communauté, un tenancier de bar de Toronto et même les puissants propriétaires d'une distillerie écossaise.

En parallèle s'inscrit l'histoire, bien documentée, de cette « eau-de-vie » née d'orge maltée, de feux de tourbe et d'eau de ruisseaux. Plus encore que cet alcool devenu emblème, plus encore que les luttes et passions, plus encore qu'Elisabeth Legrand et ses ancêtres, tant écossais, francophones que métis, la vie et la mort s'imposent comme les principaux protagonistes de ce roman à la fois empreint de retenue et violent, non sans défauts mais solidement charpenté, qui dépasse le récit anecdotique et invite à l'universel.

Slàinte ! Santé !

DANIEL MARCHILDON

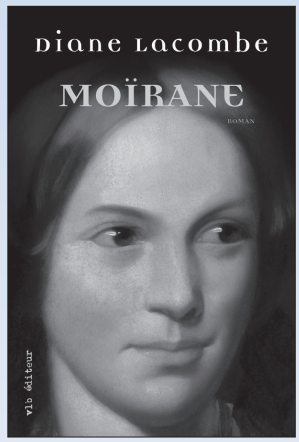
NORMAND CAZELAIS

☆☆ 1/2

Diane Lacombe, *Moïrane*, Montréal, VLB, coll. « Romans », 2008, 464 p., 26,95 $.

Une saga ?

Ces dernières lignes résument le livre : « Le premier mai 1028, dix-huit mois après son accostage sur l'île d'Alba, le knörr islandais, chargé d'or blanc, de pelleteries, de vivres à ras bord, leva l'ancre pour retraverser l'océan atlantique (sic). À l'issue de son expédition invraisemblable au Vinland, le clan Gunn avait perdu des membres et en avait gagné d'autres. »



Ce roman s'inspire des sagas islandaises. *Moïrane* se présente comme un « ouvrage de fiction historique », nourri d'amours et d'aventures. Diane Lacombe n'en est pas à son premier essai en la matière : la quatrième de couverture nous apprend que des ouvrages précédents, à savoir la *Trilogie de Mallaig*, se sont vendus à plus d'un demi-million d'exemplaires. Ce n'est pas rien ! Le savent les libraires, qui les placent bien en évidence dans leurs vitrines et étalages.

Honte sur moi, malgré ce succès populaire, à trois reprises, ce livre m'est tombé des mains. Chaque fois, j'ai ressenti de l'ennui, incapable de vraiment m'intéresser aux pérégrinations de Moïrane, femme du chef Gunn, d'Elsie sa rivale, du moine Comgan, de leurs compagnes et compagnons.

Pourquoi ? Pour l'avoir lu à la suite de *L'eau de vie* ? Tous les deux, forts d'une solide documentation, se déroulent en partie dans une Écosse d'un autre temps et traversent l'Atlantique ; tous les deux comportent un lexique. Mais là s'arrête la comparaison : *Moïrane* m'est apparu alourdi par une volonté de dresser un fidèle portrait sociologique, voire anthropologique, de cet univers que les siècles nous ont rendu bien exotique.

DIANE LACOMBE

Sa narration est linéaire, facile à suivre, quoique brouillée par le passage fréquent de la première à la troisième personne. La structure des phrases est simple, nullement recherchée. Mais souvent le choix des mots étonne (ex. « papotage aberrant », « va-et-vient poussif », « renard engoncé dans un poulailler », « perclus de contusions ») ; de même, son érudition détonne dans la bouche de gens frustes. L'auteure, qui est une lettrée, recourt au passé simple (« décidâmes », « ouïmes », etc.) : est-ce pour faire plus authentique, plus conforme à la langue de l'époque ?

Le souffle épique des sagas ? Je ne l'ai pas trouvé.